



HEATHER MORRIS

LE VOYAGE DE CILKA



Après le best-seller
international

plus de 4 millions
d'exemplaires vendus


CHARLESTON

HEATHER MORRIS

LE VOYAGE DE CILKA

Cilka a seize ans. Elle est jeune, en bonne santé, belle aussi. Une beauté qui sera sa chance autant que sa malédiction. Le 23 avril 1942, la jeune Slovaque découvre l'enfer des camps de concentration. Déportée à Auschwitz-Birkenau, elle affronte au quotidien le froid et la faim. Pour les femmes, la violence, omniprésente, est aussi dans le regard et les gestes des officiers. Pour survivre, Cilka n'a d'autre choix que de céder son corps. Mais en 1945, le gouvernement russe l'accuse de trahison et la condamne à quinze ans de travaux forcés dans un goulag de Sibérie. Là encore, il faut survivre. Quand une femme médecin lui offre l'opportunité de travailler à l'hôpital, Cilka trouve une nouvelle raison de se battre...

Inspiré d'une histoire vraie, le récit bouleversant de la volonté sans faille d'une femme déterminée à survivre au cœur de l'horreur.

« L'EXTRAORDINAIRE COURAGE DE CILKA ET



21,90 €
Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : Nick Stearn
Adaptation : le-petitatelier.com
Images : © Shutterstock.com
et Alamy Stock Photo



CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LE VOYAGE DE CILKA

Copyright © Heather Morris 2019

Publié en langue anglaise sous le titre *Cilka's Journey* par Zaffre, une marque de Bonnier Books UK Limited

Postface © Owen Matthews 2019

Design de la carte : Sophie McDonnell

Le droit moral de l'auteurice a été asserté.

Traduit de l'anglais par Géraldine d'Amico et Laurence Videloup

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-621-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Heather Morris

LE VOYAGE DE CILKA

Roman

Traduit de l'anglais
par Géraldine d'Amico
et Laurence Videloup


CHARLESTON

*À mes petits-enfants
Henry, Nathan, Jack, Rachel et Ashton.
N'oubliez jamais le courage, l'amour, l'espoir
que nous ont donnés ceux qui ont survécu
comme ceux qui ont succombé.*

Ce livre est un roman, fondé sur ce que j'ai appris du témoignage direct de Lale Sokolov, le tatoueur d'Auschwitz, sur Cecilia « Cilka » Klein, qu'il avait connue à Auschwitz-Birkenau, des témoignages d'autres personnes qui l'ont rencontrée, ainsi que le fruit de mes propres recherches. Bien qu'il mêle les faits et le reportage aux expériences des femmes qui ont survécu à l'Holocauste et celles envoyées dans le système soviétique du Goulag à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il ne représente pas l'intégralité des événements de la vie de Cilka. En outre, les personnages sont en partie inspirés de personnes ayant réellement existé, empruntant parfois à plus d'un individu, d'autres en revanche sont inventés. Il existe un très grand nombre de récits factuels qui retracent ces terribles moments de notre histoire et j'incite le lecteur qui voudrait en savoir plus à s'y référer.

Pour plus d'informations sur Cecilia Klein et sa famille, sur les goulags, je vous invite à lire la postface de ce roman. J'espère que d'autres détails sur Cilka et ceux qui l'ont jadis connue continueront à émerger après la parution de ce livre.

Heather Morris, octobre 2019

CHAPITRE 1

Camp de concentration d'Auschwitz, 27 janvier 1945

CILKA NE QUITTE PAS DES YEUX le soldat qui se tient devant elle. Il fait partie de l'armée qui est entrée dans le camp. Il dit quelque chose en russe, puis en allemand. L'homme domine la jeune fille de toute sa taille.

— *Du bist frei.*

Tu es libre. Elle ne sait pas si elle a réellement entendu ses mots. Les seuls Russes qu'elle a vus avant, dans le camp, étaient des prisonniers de guerre aux visages émaciés qui mouraient de faim.

Se pourrait-il que la liberté existe ? Se pourrait-il que le cauchemar soit terminé ?

Voyant qu'elle ne répond pas, il se penche et pose ses mains sur ses épaules. Elle frémit, il les retire aussitôt.

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur, lui dit-il dans un allemand hésitant.

Il secoue la tête et semble conclure qu'elle ne le comprend pas. Il fait un grand geste, répète lentement les mêmes mots.

— Tu es libre. Tu es en sécurité. Nous sommes l'armée soviétique et nous sommes ici pour t'aider.

— Je comprends, murmure Cilka, en serrant sur elle le manteau qui dissimule sa frêle silhouette.

— Tu comprends le russe ?

Elle acquiesce. Elle a grandi en parlant un dialecte slave de l'Est, le rusyn.

— Comment t'appelles-tu ? demande-t-il d'une voix douce.

Cilka regarde le soldat dans les yeux et répond distinctement :

— Je m'appelle Cecilia Klein, mais mes amis m'appellent Cilka.

— C'est un beau nom.

Il est si étrange de regarder cet homme en si bonne santé qui n'est pas un des gardes du camp. Ses yeux clairs, ses joues rebondies, ses cheveux blonds qui s'échappent de sa casquette.

— D'où viens-tu, Cilka Klein ?

Les souvenirs de son passé se sont effacés, sont devenus flous. Se rappeler cette vie avec les siens à Bardejov était devenu à un certain moment trop douloureux.

— Je viens de Tchécoslovaquie, répond-elle d'une voix cassée par l'émotion.

Camp de concentration d'Auschwitz, février 1945

Cilka est assise dans le dortoir, aussi près que possible de l'unique poêle qui émet de la chaleur. Elle sait qu'elle a déjà attiré l'attention. Les autres femmes valides, dont ses amies, ont été emmenées hors du camp en marche forcée par les SS des semaines plus tôt. Les prisonniers qui restent sont des squelettes, perclus de maladies, ou des enfants. Et puis il y a Cilka. Ils auraient tous dû être fusillés, mais dans leur hâte, les nazis les ont abandonnés là à leur destin.

Les soldats ont été rejoints par d'autres personnages importants – des agents du contre-espionnage, mais Cilka ne sait pas trop ce que cela signifie – venus régler une

situation qui dépasse totalement le soldat moyen. L'agence soviétique a pour tâche de maintenir l'ordre, et surtout de protéger l'État de toute menace. Les soldats lui ont expliqué que leur rôle est d'interroger chaque prisonnier pour déterminer son statut dans le camp, et comprendre en particulier s'il a collaboré ou travaillé avec les nazis. L'armée allemande qui bat en retraite est considérée ennemie de l'Union soviétique. À ce titre, quiconque aurait entretenu des liens avec elle sera par défaut également ennemi de l'État.

Un soldat entre dans le bâtiment.

— Viens avec moi, lui ordonne-t-il en la montrant du doigt.

En même temps, une main agrippe son bras droit et la force à se lever. Plusieurs semaines sont passées et voir d'autres être emmenés pour se faire interroger fait désormais partie de la routine. Cilka se dit que c'est juste « son tour ». Elle a dix-huit ans et espère seulement qu'ils verront qu'elle n'avait pas d'autre choix pour survivre. Soit elle faisait ce qu'on lui disait, soit elle mourait. Elle n'a qu'un seul espoir : pouvoir bientôt rentrer chez elle en Tchécoslovaquie, aller de l'avant.

Alors qu'on la fait entrer dans le bâtiment que l'armée soviétique utilise comme Q.G., Cilka tente de sourire aux quatre hommes assis face à elle, au fond de la pièce. Ils ne sont pas là pour la punir elle, mais bien ceux, sans cœur, qui l'ont tant fait souffrir. Les temps ont changé pour le mieux ; c'en est fini des morts. Personne ne lui rend son sourire. Elle remarque que leurs uniformes sont légèrement différents de ceux des soldats dehors. Ils portent des épaulettes bleues et leurs casquettes, posées sur la table devant eux, ont un ruban du même bleu avec une rayure rouge.

L'un d'entre eux finit par lui sourire et s'adresse à elle d'une voix douce.

— Peux-tu nous dire ton nom ?

— Cecilia Klein.

— D'où viens-tu, Cecilia ? Ton pays et la ville.

— Je suis de Bardejov, en Tchécoslovaquie.

— Quelle est ta date de naissance ?
— Le 17 mars 1926.
— Tu es ici depuis combien de temps ?
— Je suis arrivée ici le 23 avril 1942. Je venais d'avoir seize ans.

L'agent se tait et la regarde avec attention.

— C'était il y a longtemps.
— Une éternité, ici.
— Qu'est-ce que tu as fait ici depuis avril 1942 ?
— Je suis restée en vie.
— Certes, mais comment y es-tu parvenue ? lui demande-t-il en penchant la tête vers elle. Tu n'as pas l'air mal nourrie.

Cilka ne répond pas, mais sa main touche machinalement ses cheveux qu'elle s'est coupés toute seule à grands coups de ciseaux il y a des semaines, quand ses amies ont été emmenées de force hors du camp.

— Tu travaillais ?
— Je travaillais à rester en vie.

Les quatre hommes échangent des regards. L'un d'eux prend une feuille de papier et fait semblant de la lire avant de jeter :

— Nous avons un rapport sur toi, Cecilia Klein. Il dit que tu es restée en vie en te prostituant à l'ennemi.

Cilka ne dit rien, déglutit avec difficulté, regarde un homme après l'autre, essaie de comprendre ce qu'on lui raconte, ce qu'ils attendent d'elle comme réponse.

Un autre reprend :

— C'est une question simple. Est-ce que tu as couché avec les nazis ?

— C'étaient mes ennemis. J'étais prisonnière ici.

— Mais est-ce que tu as couché avec les nazis ? On nous dit que oui.

— Comme beaucoup d'autres. J'étais obligée de faire ce que voulaient ceux qui m'emprisonnaient.

Le premier agent se lève.

— Cecilia Klein, nous t'envoyons à Cracovie et c'est là que nous déciderons de ton destin.

Il refuse maintenant de croiser son regard.

— Non, s'écrie Cilka en se levant. C'est impossible. Vous ne pouvez pas me faire ça ! J'ai toujours été prisonnière ici !

L'un des hommes qui était resté silencieux jusque-là lui demande doucement.

— Est-ce que tu parles allemand ?

— Oui, un peu. Je suis là depuis trois ans.

— Il paraît que tu parles bien d'autres langues alors que tu es tchèque.

Cilka ne proteste pas, fronce les sourcils, ne comprend pas ce qu'il insinue. Elle a appris les langues à l'école et d'autres pendant sa captivité.

— Le fait que tu parles d'autres langues nous donne à penser que tu es une espionne, prête à vendre tes informations à qui voudra les acheter. Une enquête sera menée à Cracovie.

— Tu peux t'attendre à une longue peine de travaux forcés, reprend le premier officier.

Il faut un moment à Cilka pour réagir, puis le soldat qui l'avait amenée lui agrippe de nouveau le bras pour la traîner dehors pendant qu'elle clame son innocence.

— On m'a forcée, on m'a violée ! Non ! Je vous en prie !

Mais les soldats ne réagissent pas. Ils ne semblent pas l'entendre. Ils passent déjà au suivant.

Prison de Montelupich, Cracovie, juillet 1945

Cilka est tapie dans le coin d'une cellule humide et puante. Elle a perdu la notion du temps qui passe. Combien de jours, de semaines, de mois sont passés ?

Elle ne communique pas avec les femmes qui l'entourent. Chaque fois que les gardes surprennent une conversation, ils emmènent la prisonnière et la ramènent couverte de bleus et les vêtements déchirés. *Reste tranquille, fais-toi toute petite*, se dit-elle, *jusqu'à ce que tu comprennes ce qui se passe et*

ce qu'il faut faire ou ne pas faire. Elle a déchiré un morceau de sa robe pour s'en couvrir la bouche et le nez et tenter ainsi de minimiser la puanteur des excréments, de l'humidité et de la pourriture.

Un jour, ils la font sortir de la cellule. Affaiblie par la faim et épuisée par ses efforts pour rester aux aguets, tout lui paraît immatériel, comme dans un rêve, les silhouettes des gardes, le mur et le sol... Elle rejoint dans le couloir une longue queue de prisonniers qui avance lentement vers une porte. Elle s'appuie un instant contre le mur chaud et sec. Ils chauffent les couloirs pour les gardes mais pas les cellules. Et bien que la température extérieure soit désormais devenue plus clémente, la prison semble retenir le froid de la nuit et le conserver toute la journée.

Arrive le tour de Cilka. Elle entre dans une pièce où un officier est assis derrière un bureau, le visage baigné d'une lumière verdâtre diffusée par une unique lampe. Les officiers à la porte lui font signe d'approcher.

L'homme regarde une feuille de papier sous ses yeux.

— Cecilia Klein ?

Elle jette un coup d'œil autour d'elle. Elle est seule dans la pièce avec trois hommes costauds.

— Oui ?

Il baisse de nouveau la tête et lit ce qui est écrit.

— Tu es reconnue coupable d'avoir travaillé pour l'ennemi comme prostituée et aussi comme espionne. Tu es condamnée à quinze ans de travaux forcés. (Il paraphe la feuille.) Signe pour indiquer que tu as compris.

Cilka a compris tous les mots de l'officier. Il lui a parlé allemand plutôt que russe. Elle se demande si c'est un piège. Les yeux des hommes à la porte sont rivés sur elle. Il lui faut agir. Elle sait qu'elle doit faire quelque chose. A-t-elle un autre choix qu'obéir ?

Il lui indique une ligne en pointillé avec des mots en cyrillique au-dessus, du russe. Une fois de plus, comme elle l'a vécu tant de fois au cours de sa jeune vie, elle se trouve confrontée à deux choix : soit la voie étroite qui s'ouvre devant elle, soit la mort.

L'officier lui tend son stylo, de l'air de quelqu'un qui s'ennuie et fait juste son boulot, puis jette un regard vers la porte où attend le détenu suivant.

D'une main tremblante, Cilka signe la feuille.

Lorsqu'on la fait sortir de la prison pour la pousser dans un camion, elle se rend soudain compte que l'hiver est fini, qu'il n'y a jamais eu de printemps et que c'est maintenant l'été. Bien que la chaleur du soleil réconforte son corps glacé encore vivant, elle est aveuglée par son éclat. Avant qu'elle ait le temps de s'y habituer, le camion pile net. Là, devant elle, il y a un autre wagon dans un train à bestiaux peint en rouge.

CHAPITRE 2

*Un train en route vers le goulag de Vorkouta, Sibérie
160 km au nord du cercle arctique, juillet 1945*

LE SOL DU WAGON FERMÉ est recouvert de paille et chaque prisonnière essaie de trouver une petite place où s'asseoir. Des femmes âgées gémissent, des bébés pleurnichent. Ce bruit de femmes qui souffrent, Cilka avait espéré ne plus jamais l'entendre. Le train reste des heures arrêté en gare, la chaleur transforme l'intérieur du compartiment en four. L'unique seau d'eau qu'on leur a laissé est vite vide. Les cris des nourrissons se font pitoyables et âpres ; les vieilles femmes en sont réduites à se balancer dans un état second. Cilka s'est placée près d'une paroi et tire un peu de réconfort des petites bouffées d'air qui passent entre les interstices. Une femme s'appuie sur elle d'un côté et un dos repose de tout son poids sur ses genoux repliés. Elle laisse faire. Inutile de se battre pour de l'espace inexistant.

D'après Cilka, la nuit est tombée quand le train s'ébranle enfin, sa locomotive emportant péniblement un nombre de wagons inconnu loin de Cracovie, éloignant encore, semble-t-il, tout espoir de rentrer chez elle.

Elle qui s'était autorisé un moment d'espérance, assise dans le bloc, *là-bas*, à attendre. Elle n'aurait pas dû oser. Son destin est d'être punie. C'est peut-être ce qu'elle mérite. Alors que le train prend de la vitesse, elle se promet de ne plus jamais, au grand jamais, se retrouver dans un endroit comme le Bloc 25.

Il doit y avoir d'autres moyens de rester en vie que d'être témoin de tant de morts.

Saura-t-elle jamais si ses amies que les nazis avaient fait sortir du camp en marche forcée ont pu sauver leur peau ? Il le faut. Elle ne supporte pas de penser qu'il puisse en être autrement.

Alors que le rythme du train berce les enfants et les bébés qui s'endorment, le silence est rompu par le hurlement d'une jeune femme qui tient un nourrisson amaigri dans ses bras. Le petit vient de mourir.

Cilka se demande ce qu'ont fait les autres femmes pour finir ici. Sont-elles également juives ? La plupart de ses compagnes de prison ne l'étaient pas, comme elle l'avait deviné aux quelques conversations entendues. Elle se demande où elles vont. Par miracle, elle s'assoupit.

Un coup de frein soudain projette les passagères ici et là. Des têtes se heurtent, des membres se tordent et les détenues crient de douleur. Cilka se retient en s'agrippant à la femme qui a passé la nuit appuyée contre elle.

— Nous sommes arrivés, dit quelqu'un. Mais où ?

Cilka entend les portes du train s'ouvrir bruyamment plus loin, mais personne ne quitte le compartiment. La porte de leur wagon est soudain tirée. De nouveau, un soleil éclatant blesse les yeux de Cilka.

Deux hommes sont debout, dehors. L'un d'eux tend un seau d'eau aux mains qui l'agrippent aussitôt. Le second soldat jette plusieurs morceaux de pain avant de claquer la porte. La pénombre les enveloppe à nouveau. Une bagarre éclate entre les détenues qui se battent pour un quignon. Scène bien trop familière pour Cilka. Les cris s'amplifient jusqu'à ce qu'enfin une femme plus âgée se dresse, mains levées, sans prononcer un mot. Même dans

la quasi-obscurité, son geste emplit l'espace de sa puissance. Tout le monde se tait.

— Nous partageons, dit-elle d'une voix autoritaire. Combien de pains avons-nous ?

Cinq mains se lèvent, indiquant le nombre de pains.

— Donnez-en d'abord aux enfants, nous nous répartirons le reste. Celles qui n'en auront pas cette fois seront les premières à manger la prochaine fois. D'accord ?

Les femmes commencent à couper le pain en petits morceaux qu'elles distribuent aux mères. Cilka n'en reçoit pas. Elle est contrariée. Donner la nourriture aux enfants n'est peut-être pas une si bonne idée si l'endroit où elles vont ressemble à celui d'où elle vient. Un gâchis. C'est une pensée horrible, elle le sait.

Pendant plusieurs heures, le train reste à l'arrêt. Les femmes et les enfants se taisent à nouveau.

Le silence est rompu par les cris d'une jeune fille. Celles qui l'entourent essaient de la calmer pour comprendre ce qui ne va pas. Elle sanglote et lève une main ensanglantée. Cilka la voit dans la lumière vacillante qui filtre par les interstices.

— Je meurs.

La femme la plus proche baisse les yeux sur le sang qui tache sa robe.

— Elle a ses règles. Tout va bien, elle n'est pas en train de mourir.

La fille continue quand même à pleurer.

L'inconnue assise contre les jambes de Cilka, un peu plus jeune et habillée d'une robe d'été comme elle, se lève :

— Comment t'appelles-tu ?

— Ana, pleurniche la fille.

— Ana, je m'appelle Josie. Nous nous occuperons de toi, n'est-ce pas ? demande-t-elle en regardant autour d'elle.

Les femmes murmurent et hochent la tête.

L'une d'elles prend le visage d'Ana entre ses mains et le rapproche du sien.

— Tu n'avais encore jamais eu tes règles ?

Ana secoue la tête. La femme plus âgée la serre contre sa poitrine, la berce pour la calmer. Cilka éprouve une étrange pointe d'envie.

— Tu n'es pas en train de mourir ; tu es en train de devenir une femme.

Certaines déchirent déjà des pans de leurs vêtements, de leurs robes pour les passer à la femme qui s'occupe de l'adolescente.

Le train se met soudain en mouvement, faisant tomber Josie par terre. Un petit rire lui échappe. Cilka ne peut s'empêcher de rire à son tour. Leurs yeux se croisent. Josie ressemble un peu à son amie Gita. Des sourcils et des cils noirs, une jolie petite bouche.

Bien des heures plus tard, le train stoppe à nouveau. On leur jette de l'eau et du pain. Cette fois, l'arrêt s'accompagne d'une inspection et la jeune mère est obligée de remettre son bébé mort aux soldats. Il faut l'empêcher de quitter le compartiment avec son enfant. Quand la porte claque, elle se tait enfin et on l'aide à s'asseoir dans un coin pour pleurer son petit.

Cilka voit comme Josie observe toute la scène, une main sur sa bouche.

— Josie, c'est ça ? demande Cilka à la fille restée appuyée sur elle depuis qu'elles sont montées dans le train. Elle lui parle en polonais, la langue dans laquelle elle s'est exprimée.

— Oui.

Josie se tourne lentement pour qu'elles se retrouvent genou contre genou.

— Cilka.

Leur échange semble donner du courage aux autres femmes. Cilka en entend qui demandent à leurs voisines comment elles s'appellent. Bientôt le compartiment se remplit de chuchotements. On reconnaît des langues et on se déplace pour laisser celles de même nationalité se regrouper. On partage des histoires. Une femme a été accusée d'aider les nazis parce qu'elle leur avait permis

d'acheter du pain dans sa boulangerie en Pologne. Une autre a été arrêtée pour avoir traduit de la propagande allemande. Une troisième, capturée par les nazis, avait été accusée d'espionner pour leur compte, puisqu'elle se trouvait en leur compagnie. Étonnamment, des éclats de rire se mêlent aux larmes alors que chaque femme raconte comment elle s'est retrouvée dans cette terrible situation. Certaines confirment que le train les emmène à un camp de travail, mais où, elles l'ignorent.

Josie confie à Cilka qu'elle vient de Cracovie, elle a seize ans. Cilka ouvre la bouche, pour lui dire son âge et son lieu de naissance quand une femme toute proche déclare d'une voix forte.

— Je sais pourquoi elle est ici.

— Laisse-la tranquille, ordonne la femme qui a suggéré de partager le pain.

— Mais je l'ai vue, en manteau de fourrure au milieu de l'hiver pendant que nous mourions de froid.

Cilka se tait. Elle sent sa nuque la brûler. Elle lève la tête et fixe l'accusatrice. L'autre ne peut pas soutenir son regard. Elle la reconnaît vaguement. N'est-elle pas elle aussi une ancienne de Birkenau ? N'avait-elle pas également profité d'un emploi au chaud dans un bâtiment de l'administration ?

— Et toi, toi qui la dénonces, reprend la doyenne. Qu'est-ce que tu fais ici, dans ce wagon de luxe avec nous, en route pour des vacances d'été ?

— Rien, je n'ai rien fait, gémit-elle.

— Aucune d'entre nous n'a rien fait, assène Josie pour défendre sa nouvelle amie.

Les mâchoires serrées, Cilka tourne le dos à celle qui l'a interpellée.

Elle sent le regard doux et rassurant de Josie sur son visage.

Cilka lui adresse un sourire voilé avant de tourner la tête contre le mur et de fermer les yeux.. Elle essaie d'occulter le souvenir qui lui revient soudain de Schwarzhuber, l'officier responsable de Birkenau. Debout au-dessus

d'elle dans la petite pièce, il est en train de défaire son ceinturon, tandis que des femmes pleurent de l'autre côté du mur.

À l'arrêt suivant, Cilka obtient sa ration de pain. Instinctivement, elle en mange la moitié et cache le reste sous sa robe. Elle regarde autour d'elle, de peur que quelqu'un l'ait vue et essaie de le lui voler. Elle se retourne contre le mur, ferme les yeux.

Elle ne sait pas trop comment, mais elle s'endort.

Alors qu'elle émerge lentement, elle est surprise par la présence de Josie juste devant elle. La jeune fille tend la main et effleure les cheveux coupés court de Cilka. Elle se retient de la repousser.

— J'adore tes cheveux, dit sa voix triste et fatiguée.

Cilka se détend et à son tour touche ce qui reste de la chevelure mal coupée de la jeune fille.

— J'aime aussi les tiens.

On l'avait rasée de près et traitée contre les poux en prison. Rien d'inhabituel pour Cilka. Tant de fois elle l'a vu faire sur les prisonnières. C'est sans doute nouveau pour Josie.

— Tu es ici avec quelqu'un ? lui demande-t-elle, cherchant désespérément à changer de sujet.

— Oui, ma grand-mère.

Cilka suit les yeux de Josie qui se posent sur la dame énergique qui avait pris la parole plus tôt et qui tient toujours Ana dans ses bras. La grand-mère les regarde avec attention. Elles échangent un signe de tête.

— Tu veux peut-être te rapprocher d'elle ? suggère Cilka.

Elle risque de ne pas survivre longtemps, là où elles vont.

— Je devrais. Elle a peut-être peur.

— Tu as raison. Moi aussi j'ai peur, avoue Cilka.

— Vraiment ? Tu n'en as pas l'air.

— Oh, si. Si tu veux de nouveau parler, je serai là.

Josie contourne avec soin les autres femmes. Cilka la suit des yeux à travers les rais de lumière qui filtrent. Un petit sourire se dessine sur ses lèvres quand elle voit et devine qu'on se déplace pour permettre à sa nouvelle amie de se faufiler jusqu'à sa grand-mère.

— Ça fait neuf jours, je crois. J'ai compté. Encore combien de temps ? murmure Josie sans s'adresser à qui que ce soit en particulier.

Il y a plus de place dans le compartiment, désormais. Cilka a tenu le compte de celles qui sont mortes, malades, affamées ou meurtries par les interrogatoires. Leurs corps sont retirés quand le train s'arrête pour les distributions de pain et d'eau. Onze adultes, quatre bébés. Il arrive qu'on leur jette des fruits avec les quignons de pain sec que Cilka a vu des mères ramollir dans leur bouche avant de les donner à leurs enfants.

Josie est maintenant couchée à côté de Cilka, la tête posée sur ses genoux. Son sommeil est agité. Cilka connaît les images qui doivent défiler dans sa tête. Il y a quelques jours, sa grand-mère est morte, elle qui avait semblé si forte et courageuse. Elle s'était mise à tousser, puis sa toux avait empiré. Elle avait commencé à trembler et refuser sa propre ration de nourriture. Puis la toux avait cessé.

Cilka avait regardé Josie, immobile à la porte du compartiment tandis que le corps de sa grand-mère était descendu sans ménagement et passé aux gardes dehors. Cilka avait éprouvé une douleur physique si intense qu'elle s'était pliée en deux, le souffle coupé. Mais pas un son, pas une larme n'étaient venus.

Auschwitz, 1942

Des centaines de filles sont forcées d'aller à pied d'Auschwitz à Birkenau par une chaude journée d'été. Quatre kilomètres. Une

marche lente et douloureuse pour beaucoup qui ont des chaussures qui ne leur vont pas ou pire, sont pieds nus. Alors qu'elles passent sous la vaste arche en briques à l'entrée, elle voit des bâtiments en construction. Les ouvriers s'arrêtent pour regarder, horrifiés, les nouvelles arrivantes. Cilka et sa sœur Magda sont à Auschwitz depuis environ trois mois et travaillent avec d'autres filles slovaques.

On leur fait quitter la route principale qui traverse le camp puis entrer dans une zone clôturée où plusieurs bâtiments sont achevés et d'autres, encore en travaux. Elles doivent maintenant rester immobiles, debout, alignées sous un soleil brûlant pendant ce qui leur semble des heures.

Elles entendent du brouhaha qui vient de derrière. Cilka se retourne vers l'entrée du camp. Un officier gradé, suivi de soldats, s'avance pour passer les femmes en revue. La plupart baissent la tête. Pas Cilka. Elle veut voir qui mérite une telle protection face à elles, inoffensives et sans armes.

— *Obersturmführer Schwarzhuber, dit un garde en accueillant l'officier. Est-ce vous qui procéderez à la sélection aujourd'hui ?*

— *Oui.*

L'officier Schwarzhuber marque un arrêt devant Cilka et Magda. Quand il arrive au bout de la rangée, il fait demi-tour et revient. Cette fois, les visages sont baissés. Il lui arrive d'utiliser sa cravache pour la placer sous un menton et relever une tête.

Il s'arrête à côté de Cilka et de Magda. Il lève sa badine. Cilka se redresse, le regarde droit dans les yeux. Si elle attire son attention, il ignorera sa sœur. Il tend une main et soulève son bras gauche, semble regarder les chiffres qui s'effacent sur sa peau. Cilka entend Magda hoqueter. Schwarzhuber laisse tomber son bras, repasse devant elles. Il parle à l'officier qui l'accompagne.

On les a de nouveau triées. Gauche, droite ; cœurs battants, corps raidis par la peur. On a choisi de laisser Cilka et Magda vivre un jour de plus. Elles font maintenant la queue pour être de nouveau cruellement marquées, pour réencrer leur tatouage afin qu'il ne s'efface jamais. Elles sont tout près l'une de l'autre

mais ne se touchent pas, même si elles ont désespérément envie de se reconforter. Elles chuchotent en attendant, se consolent, s'interrogent.

Cilka compte le nombre de filles devant elle. Cinq. Ce sera bientôt son tour puis celui de Magda. Il lui faudra encore tendre son bras gauche pour que les nombres bleus effacés soient à nouveau imprimés sur sa peau. Elle avait déjà été marquée une première fois trois mois plus tôt, à son arrivée à Auschwitz. Voilà que cela recommence, après avoir été resélectionnée pour le nouveau camp, Auschwitz II : Birkenau. Elle commence à frissonner. C'est l'été, le soleil frappe mais elle redoute la souffrance qu'elle va bientôt éprouver. La première fois, le choc l'avait fait crier. Cette fois-ci, elle se jure de garder le silence. Elle a beau n'avoir que seize ans, elle ne peut plus se comporter en enfant.

Elle entrevoit le Tätowierer à travers la file de prisonnières et l'observe. Il fixe la fille dont il tient le bras droit. Elle le voit poser un doigt sur ses lèvres, chhhhut, et lui sourire. Il baisse la tête quand la fille s'éloigne puis la relève pour la suivre des yeux. Il saisit le bras de la suivante et ne remarque pas que la précédente s'est retournée pour le contempler.

Quatre. Trois. Deux. Une. C'est maintenant son tour. Elle jette un rapide coup d'œil derrière elle à Magda pour la rassurer, puis s'avance. Elle se tient devant le Tätowierer, le bras gauche le long du corps. Il tend la main et le soulève avec douceur. Elle le retire, tente de se libérer, une réaction presque instinctive qui la surprend elle-même. L'homme la regarde, droit dans les yeux, et elle sait qu'il peut y lire sa colère, son dégoût de devoir être souillée, une fois de plus.

— Je suis désolé, je suis si désolé, lui chuchote-t-il doucement. Je t'en prie, donne-moi ton bras.

De longues secondes passent. Il ne bouge pas. Elle finit par s'exécuter.

— Merci, dit-il du bout des lèvres. Ce sera vite fini.

Le sang coule sur son poignet, mais pas autant que la dernière fois.

— Soyez gentil avec ma sœur, murmure-t-elle.

Elle s'éloigne aussi lentement que possible pour que Magda puisse la rattraper. Elle cherche celle qui l'avait précédée. Elle se